

L'Effet Sogol (Pour une philosophie du bond)

« ce besoin des hauteurs qui vous prend comme un poison »

1.

Que reste-t-il du *Mont Analogue*, le roman inachevé de René Daumal, une fois qu'on l'a débarrassé des interprétations ésotériques, mystiques ou orientalistes dont il a si souvent fait l'objet ¹ ? En deçà de toute hypothèse sur ce qui en constituerait le *sens caché*, *Le Mont Analogue* se présente d'abord au lecteur comme un manuel contre la vie « stagnante », un manuel de la vie en mouvement.

Et du fond l'aveu montait comme une bulle que ma vie était devenue bien stagnante, ces derniers temps ².

Car le plus grand danger, pour la vie, ce serait de s'arrêter, de faire du sur-place. C'est pourquoi nous ne devrions pas tant craindre la fin de la vie, la mort pure et simple, que son arrêt, son immobilisation ; car il y a une manière d'être mort *au sein de la vie même* : c'est l'état de celui qui s'arrête de marcher et devient par là-même simple « carcasse vide » ou « cadavre agité ». L'être humain, pour exister pleinement, doit toujours être en chemin, il doit toujours être en route. Autrement dit, il n'y a pas d'autre vie possible qu'une vie *à l'aventure*. Et ce qui vaut pour la vie vaut *a fortiori* pour la pensée, qui l'anime. Or se mouvoir, pour la pensée, c'est toujours se mouvoir vers le haut, c'est toujours *s'élever*. Rien d'étonnant donc à ce que Daumal ait envisagé le *Mont Analogue* à la fois comme un « roman d'aventures » et une « introduction à l'alpinisme ³ ».

Quelles sont les causes de cet état de stagnation morbide ? Pour Daumal, il est d'abord le fait des conditions de la vie moderne, règne de la pesanteur, de l'individualisme et du conformisme. Où que nous soyons, nous subissons en effet ses « néfastes influences », qui appauvrissent considérablement le champ de nos existences. Car au sein de ces « cultures dégénérées qui fleurissent nos continents », « le répertoire des événements possibles, dans les destinées humaines, est assez limité ». Et Dieu sait que tourner en rond est la pire façon de rester immobile.

Dans ces conditions, comment lutter contre les forces de la sédentarité et de la pesanteur qui nous retiennent et nous empêchent de nous élever ? comment casser la spirale de la torpeur et se mettre enfin en branle ? comment ne plus jamais cesser d'être en mouvement ? Mais aussi bien, comment se donner du champ, de l'espace ? comment être toujours en lien avec le Grand Dehors ?

À ces questions directement pratiques, René Daumal donne des réponses on ne peut plus concrètes – des réponses qui ne réclament pas qu'on s'interroge sur leur sens profond ou caché. Car la vie jamais ne doit retomber, toujours quelque chose doit l'entraîner plus loin qu'elle-même, afin qu'elle reste cette « grande course » alpine qu'elle ne devrait jamais cesser d'être. Et parce qu'il veut être au plus près de la réalité de la vie, Daumal identifie précisément ces différents pièges qui nous maintiennent à l'arrêt, afin de pouvoir leur opposer toute une série de parades ou de remèdes, que

1. Voir par exemple Mangala Sirdeshpande, « Le Mont Analogue de René Daumal, le Conte du Graal et le Mahabharata : Trois itinéraires de l'absolu », in *Synergies Inde* n° 1, 2006, p. 172-190 : « *Le Mont Analogue* est une œuvre ésotérique et mystique. Ce récit tout entier vient d'une influence indienne ou hindoue. »

2. Page 13. L'édition de référence est celle des Éditions Gallimard (1981).

3. « Ce sera un roman d'aventures à base de fantastique scientifique, à la Wells – aux idées près, bien entendu –, avec des scènes nautiques, policières et surtout alpines, car c'est en même temps une sorte d'introduction à l'alpinisme. Cela s'appelle Mont-Analogue [...]. » À André et Cassilda Rolland de Renéville, le 29 novembre 1939, *Correspondance III* (1933-1944), p. 177.

nous appellerons avec lui les « lois de l'analogie ».

2.

Retenu de toutes parts, ce n'est pas suffisant que l'individu, pour sortir de sa condition « stagnante » ou « aveulée », se mette simplement à marcher. Nous sommes tellement liés, tellement empêtrés, tellement rivés à notre place, à notre identité, que nous ne pouvons pas faire un pas sans retomber immédiatement dans notre condition d'être immobiles. C'est pourquoi, la théorie du mouvement développée dans le *Mont Analogique* devra être une *théorie du bond*. Pierre Sogol, en effet, n'est pas un personnage qui marche, c'est un personnage qui bondit, qui est toujours prêt à bondir, comme « une panthère en cage qui attend son heure ». Contre la stagnation, contre la veulerie, contre l'étroitesse de nos conditions de vie : le bond. Or le bond n'est pas propriété de l'intelligence, qui ne peut aller que méthodiquement, en passant sagement d'une cause à une autre, selon les bons enchaînements de la logique (les « enchaînements des régions inférieures »), mais propriété de la volonté. La volonté étant la faculté des sauts, elle sera le moteur de la vie non stagnante. Là même où règne le principe de continuité (*natura non facit saltus*), la volonté, d'un bond à l'autre, élèvera l'homme à la puissance de l'impossible.

Qu'est-ce qu'un bond en effet ? Qu'est-ce que se déplacer, qu'est-ce que vivre en faisant des bonds ? Le bond, pour René Daumal, est la condition du changement de point de vue, du changement d'échelle ou de dimension. Il permet de passer immédiatement d'un point à un autre sans avoir besoin de franchir les points intermédiaires. Autrement dit, on ne peut franchir des seuils qu'en bondissant, qu'en faisant usage de sa volonté (quand l'intelligence nous interdit de quitter le plan sur lequel on se trouve). Le bond est ce qui permet le passage à la puissance, le « passage à un autre genre » des philosophes, il permet les différences de nature, contre les simples différences de degré de la continuité scientifique. Il est principe de discontinuité⁴. C'est la raison pour laquelle « Physique », la bien-nommée servante de Pierre Sogol, prendra toujours l'escalier pour sortir de l'appartement (afin de passer par toutes les marches qui la séparent du plancher des vaches), au lieu de descendre comme les autres d'un seul coup par la corde de rappel.

Je m'enveloppai de la corde, qui sentait l'herbe et l'écurie, et fus en bas en quelques instants⁵.

Mais le bond est aussi ce qui permet à la pensée de passer d'un domaine à l'autre sans s'embarasser de raccords ou de transitions, de « traiter [...] l'histoire humaine comme d'un problème de géométrie descriptive » ou de « parler des propriétés des nombres comme s'il se fût agi d'espèces zoologiques », attendu que le monde, loin d'être une surface plane, est au contraire infiniment plissé. L'important étant qu'elle ne reste jamais là où elle est.

Précisons immédiatement que cette volonté dont il est question ici n'est pas une volonté abstraite, qui se contenterait de manipuler seulement des idées (comme le ferait une faculté de choisir ou de juger). C'est une volonté en prise directe sur le monde extérieur. La faculté des sauts est une faculté immédiatement pratique. Comment fonctionne cette faculté ? Et par-là même comment la cultiver, comment s'assurer qu'elle reste toujours en action ? Pour Daumal, la volonté est toujours d'abord lutte contre l'intelligence, et donc remise en cause des productions de l'intelligence. À la théorie, au savoir, à la philosophie, Sogol oppose un joyeux scepticisme comme condition de possibilité d'un mouvement par bonds. Car l'intelligence, à mesure qu'elle se développe en nous, nous éloigne du

4. Il va de soi qu'il ne suffit pas d'invoquer la discontinuité pour la produire, et tous les discours redondants sur la « disruption » (comme autrefois sur la « rupture »), nous paraissent dissimuler au contraire la prolongation, sinon l'approfondissement, du même (et ce d'autant plus peut-être qu'ils sont prononcés par de prétendus « marcheurs »).

5. Page 43.

monde, en intercalant ses productions entre la réalité et l'expérience que nous en faisons.

« — Et puis vous avez grandi, vous avez étudié, vous avez commencé à philosopher, n'est-ce pas ? Nous en sommes tous là. Il semble que vers l'âge de l'adolescence, la vie intérieure du jeune être humain se trouve soudain aveuillée, châtrée de son courage naturel. Sa pensée n'ose plus affronter la réalité ou le mystère en face, directement ; elle se met à les regarder à travers les opinions des "grands", à travers les livres ou les cours des professeurs⁶. »

C'est la raison pour laquelle nous devons nous ôter de la tête toutes les connaissances accumulées de l'humanité qui y ont été enfouies, afin de retrouver un rapport immédiat et spontané avec le monde extérieur. Mais aussi parce que l'intelligence nous pousse à toujours retarder le moment de nous y plonger, à différer toujours le moment d'agir. Avant de faire le premier pas, elle voudra évaluer, calculer (intérêts, gains, bénéfices), mesurer, comparer, réfléchir. Et d'atermoïement en atermoïement, on restera à la même place, on s'enfoncera toujours plus profondément dans le marécage de la vie immobile. Du reste, Sogol ne rejette pas toute forme de connaissance, mais seule compte celle que l'on « apprend[ra] sur place, *tôt ou tard* ». La seule connaissance qui vaille est la connaissance *vécue*, celle qu'on acquiert à l'épreuve même des choses, à l'épreuve du monde lui-même.

La connaissance, par essence infinie, reporte toujours le moment de se jeter à l'eau. Et c'est bien en cela que Sogol est un être des hauteurs. Là où les autres commencent par penser (pour avoir le plus de connaissances préalables possibles), il saute d'abord, il bondit, il se lance – entraînant les autres à sa suite. La volonté est donc cette faculté *de se lancer d'abord*, sans penser aux conséquences, aux moyens, aux buts. Il faut décider d'abord, les questions pratiques se régleront d'elles mêmes, ensuite, par cela même qu'on s'est décidé. À la misère de la vie calculatrice, Daumal oppose donc la joie de la volonté qui se lance ; car l'expérience, directement pratique, doit toujours l'emporter sur les *conditions* de l'expérience (comment ? pourquoi ?).

Dès lors, comme Diogène de Sinope, devant Zénon d'Élée, prouve le mouvement en marchant, Sogol se lance spontanément vers l'inconnu, et s'élève immédiatement d'un cran, entraînant par là même la vie à un niveau supérieur.

3.

Contre l'intelligence : une certaine spontanéité naïve, qui rapproche la faculté de volonté d'un certain type de rapport au monde qui est aussi celui de l'enfance. Pour Daumal, ce conflit entre la volonté, qui bondit, et l'intelligence, qui reste au sol, est aussi le conflit qui oppose l'enfant et l'homme adulte. La volonté doit être toute spontanéité, toute naïveté, toute innocence pour pouvoir élever la vie jusqu'aux hauteurs qu'elle vise. C'est la raison pour laquelle Sogol craint plus que tout « la mort de cette voix qui, du fond de [son] enfance », continue de jeter un regard neuf et frais sur le monde. C'est pourquoi aussi, à l'aube de l'ascension du Mont Analogue, il reconnaît qu'il a fait un pas de plus en direction de cet enfant qui continue de vivre en lui.

Dans ces conditions, les difficultés que l'on peut rencontrer quant à l'usage de la volonté tiennent peut-être, paradoxalement, à l'infinie simplicité de son fonctionnement. Pour vouloir il suffit de vouloir, pour décider il suffit de décider. Il n'y a rien à apprendre ou à comprendre ici. Il s'agit seulement de *se lancer*. Autrement dit, *il ne tient qu'à nous*, ultimement, de faire le grand saut, non pas vers le vide, mais vers les hauteurs, vers les sommets. Il ne tient qu'à nous de bondir. Autrement dit, par une simple décision subjective, la vie peut se retrouver immédiatement transmuée, passer à un niveau supérieur, changer d'échelle. De ce genre de décision, le roman fourmille d'exemples.

6. Page 38.

La ville est triste, mais il ne tient qu'à nous d'y mettre des montagnes et de transformer une façade d'immeuble en voie alpine (« Moyen d'accès : sortir par la fenêtre, prendre une vire à gauche, escalader une cheminée, se rétablir sur une corniche, monter une pente de schistes désagrégés, suivre l'arête du nord au sud en contournant plusieurs gendarmes et entrer par la lucarne du versant est. ») ; de même qu'il ne tient qu'à nous de transformer un appartement en chemin de crête. La volonté, faculté du bond, ne va pas sans les puissances de l'imagination, en tant que ces dernières, loin d'être enfermées dans l'intériorité de la conscience, produisent des effets dans le monde.

Mais plus précisément, la volonté est la faculté du choix, la faculté du pari. Non pas ici un pari qui serait le résultat d'un calcul, comme celui de Pascal. Non pas un pari de la raison, qui se demanderait : qu'est-ce que j'ai à gagner ou à perdre ? Non pas un pari réfléchi donc, qui est le fait d'une volonté déjà vieillie, d'une volonté déjà contaminée par l'intelligence. Mais un pari qui précède tout calcul, un pari où tout est déjà tranché d'avance. La volonté, c'est cette faculté bergsonienne qui a déjà décidé avant même de décider ; la faculté pour laquelle il n'y a même pas vraiment à choisir, pour laquelle le choix est toujours déjà fait – attendu qu'il ne peut y avoir de vrai choix que celui qui va dans le sens d'un bond, que celui qui permet de passer à un autre genre de vie.

Avant d'être un récit symbolique ou allégorique, *Le Mont Analogue* est un récit ontologique, un récit sur l'être ou sur l'existence des choses. Son axiome principal est le suivant : « une chose est ou n'est pas ». En d'autres termes : il n'y a pas de choses qui posséderaient une existence seconde, dévoyée, abstraite, parce qu'elles seraient de simples images, de simples symboles. Toutes les choses sont au même niveau dans la nature. S'il y a des symboles, ce ne seront pas des « symboles abstraits », comme le narrateur l'envisage d'abord, mais bien des symboles concrets. C'est la raison pour laquelle Daumal peut présenter les aventures de son roman comme étant « symboliquement authentiques ». Car il s'agit ici de faire du symbole un objet existant. Il n'y a pas de choses abstraites (il n'y a pas de monde des Idées). Il n'y a que des choses réelles. Si donc une chose existe, elle existe réellement, dans le monde. En d'autres termes, les idées ne sont pas moins des choses extérieures que les objets matériels. Et c'est là la force de Sogol, de posséder cette « faculté exceptionnelle de voir les idées comme des faits extérieurs ». Dans ces conditions, il n'y a pas d'autre choix possible que celui qui se dirige immédiatement vers l'être.

Voilà donc la méthode sogolienne pour faire passer un grand courant d'air dans la vie, pour ouvrir une brèche dans le réel, dans le monde infini des causes et des effets. Voilà le pari de la volonté qui bondit, voilà le grand saut (et qui tient pourtant à un acte minuscule) : accorder l'existence à des objets qu'on croyait auparavant non-existants. Décider que des objets qu'on prenait pour des symboles, des images, des allégories ou des mythes existent eux aussi dans le monde ⁷. Autrement dit, s'élever, c'est toujours s'élever à l'existence de.

C'est évidemment, dans le roman, le Mont Analogue lui-même, lien entre la terre et le ciel, qui existe de toute nécessité.

Il existe. Nous le savons tous les deux. Donc nous le découvrirons ⁸.

C'est également cette race d'êtres supérieurs (« Il fallait que, quelque part sur notre terre, vécût cette humanité supérieure, et qu'elle ne fût pas absolument inaccessible. ») Au postulat ontologique,

7. Sigmund Freud, grand amateur de Heinrich Schliemann, affirmait que le paradigme du vrai bonheur était, comme le fit exemplairement l'archéologue allemand avec Troie, de mettre au jour une ville que l'on croyait imaginaire. (Cf. *Lettres à Fliess*, n°107, 1899.)

8. Page 42.

stipulant qu'une chose est ou n'est pas, Daumal y adjoint un second : une chose n'est ni vraie ni fausse, tout dépend de l'usage qu'on en fait. Ainsi, comme l'explique un guide, « un couteau [...] n'est ni vrai ni faux, mais celui qui l'empoigne par la lame est dans l'erreur ». En définitive, ce qui compte ici, ce n'est pas tant la chose elle-même (vraie ou fausse, existante ou non-existante), que les possibles qu'elle ouvre, que les chemins qu'elle trace devant nous. Et de ce point de vue-là, partir à la recherche d'une chose prétendument inexistante, peut être d'une importance infiniment plus grande pour la vie, que de s'en tenir à celles dont l'existence est d'ores et déjà avérée. Et même, pour s'assurer qu'on reste bien toujours en mouvement, il ne faut pas se contenter de chercher ce qui est seulement possible (car tout s'arrête une fois qu'on l'a trouvé⁹) ; mais partir carrément à la recherche de l'impossible ! La mécanique de la volonté n'est donc pas celle du désir (dans le sens en tout cas où la psychanalyse le conceptualise). Le désir vit du manque, et se reporte sur un autre objet dès lors qu'il est satisfait ; la volonté au contraire vit du plein, elle se donne d'abord la chose, pour pouvoir expérimenter ensuite les conséquences de son existence dans le monde.

Il est facile, à partir de là, de repérer autour de nous les individus qui adoptent une attitude qu'on dira « sogolienne ». Nous avons déjà parlé de Diogène de Sinope. Dans le domaine des sciences alchimiques, ce seront ceux qui postulent d'abord l'existence de la pierre philosophale, avant de se lancer dans sa fabrication ; ailleurs, ceux qui admettent l'existence géographique de l'île d'Utopie ou de l'Atlantide, et organisent une expédition pour partir à leur recherche ; ceux qui, comme Joseph Jacotot et Jacques Rancière, se donnent l'égalité des intelligences comme principe (*terminus a quo*), au lieu de chercher éternellement à y aboutir (*terminus ad quem*)¹⁰ ; ceux aussi qui, comme Bergson, se donnent la conscience, la liberté et la vie, plutôt que de chercher à les reconstruire de l'extérieur ; ceux qui, comme Alejandro Jodorowsky, considèrent qu'un film est achevé avant même d'avoir entamé sa réalisation (réalisation qui échoue, mais donnera lieu à un autre film, en l'occurrence le revitalisant *Jodorowsky's Dune*).

La volonté est donc cette faculté qui, à l'instar de Sogol lui-même (« Je m'engage partout à réaliser les inventions jugées impossibles. »), propulse l'impossible, mais aussi bien le rêve, la fantaisie, le symbole, la fiction, le mythe, dans le réel, rendant par là même ses mystères au monde, et permettant d'affronter ces derniers en face, tels quels (là où l'intelligence, obscène, ouvre les choses, les dissèque, les étale). Et il ne s'agit pas de partir à la recherche de ces choses impossibles pour s'assurer qu'elles existent, il ne s'agit pas d'essayer de les atteindre, au bout du compte, à la fin du voyage (on retomberait alors dans le piège de l'intelligence). Il s'agit simplement, sur le postulat de leur existence, d'expérimenter les conséquences d'une telle décision – car c'est seulement le chemin qui compte. C'est donc un pari où il n'y a à proprement parler rien à perdre (si l'on voulait malgré tout calculer). Sogol encore : « Même si, malgré ma certitude, j'étais victime d'une monstrueuse illusion, je n'aurai rien perdu à faire de tels efforts, puisque de toute façon, hors de cet espoir, toute la vie était dépourvue de sens. » Car dans tous les cas « la réalité [...] est par elle-même plus merveilleuse que tout ce que l'homme pourrait imaginer ». Or les mythes, les histoires, les symboles, dès lors qu'on les prend au sérieux, dès lors qu'on parie en faveur de leur existence, ont justement vocation à nous conduire à elle, à nous projeter dans le monde, vers le Grand Dehors. Et parce que les objets de l'imagination sont inaccessibles par les moyens ordinaires : ils nous obligent du même coup à inventer d'autres moyens pour les atteindre – et l'aventure elle-même n'est rien d'autre que l'histoire de ce processus d'invention.

9. Cf. Vladimir Jankélévitch, *La Mort*, Champs-Flammarion, 1993 : « Si Dieu habitait quelque part, était situé dans une certaine cachette, par exemple au fond d'une grotte de l'Éthiopie, s'il était, en un mot, localisable et spatialement repérable par latitude et longitude, les habitants de la Terre auraient la possibilité d'aller le voir, et ils se convaincraient bien vite que ce Dieu est un charlatan ou un grossier fétiche ; car un fétiche, comme tout autre objet, est là où il est, et pas ailleurs [...]. » (p. 58)

10. Cf. la biographie de Joseph Jacotot dans J. Rancière, *Le Maître ignorant*, 10/18, 2004.

4.

Le fait de croire en l'existence de ce qui n'existe pas (chimères, dragons et dahus), voilà justement ce qui permet de discriminer les fous, et de les séparer des autres, hommes de l'intelligence. Et il y a évidemment quelque chose qui touche à la folie chez Sogol, et le narrateur en a bien conscience au départ (« Et voici que quelqu'un me prend au mot ! Et me parle de "tenter l'expédition" ! Un fou ? »). Mais là où la folie va de pair avec la solitude, Sogol n'est pas enfermé dans sa tête, Sogol est immédiatement en prise sur l'extérieur, et en lien avec les autres. Et c'est la raison pour laquelle la recherche du Mont Analogue sera une aventure collective. Sogol du reste a bien conscience de cette nécessité : c'est seulement une fois qu'il a rencontré le narrateur que, selon ses termes, « l'impossible devient possible ». Une folie partagée, ne serait-ce qu'à deux, n'en est déjà plus une ; une folie partagée, ne serait-ce qu'à deux, est déjà un commencement de vérité, et elle peut facilement devenir une grande aventure collective – si tant est qu'elle porte en elle une certaine puissance de contamination.

Deux personnes en convainquent une troisième, et cela fait boule de neige [...] ¹¹.

C'est la raison pour laquelle le duo se transforme rapidement en association, chacun des deux protagonistes ralliant à soi épouse, proches et camarades. Mais cette association deviendra bientôt communauté de destin, le sort de ses membres étant irrémédiablement scellé par l'objet de la recherche – et ce par-delà l'espace et le temps.

À l'inverse, pour Daumal, la folie, la vraie folie est, comme on l'a déjà dit, du côté de la société, mais elle est surtout, individuellement, du côté de ceux qui s'en remettent toujours à l'intelligence, qui diffèrent toujours le moment de partir, se gaussant de leur esprit de sérieux, mais faisant preuve en vérité d'une incroyable inconséquence *pratique*. La volonté n'est pas l'esprit de sérieux (le sérieux qui jouit de lui-même), la volonté est du sérieux en acte, et c'est la raison pour laquelle Daumal fait ce renversement : c'est le plus fou qui est le plus sérieux. Car le plus fou, c'est aussi celui qui entraîne les autres dans son délire, ou plutôt dont le délire est tel, qu'il peut être immédiatement partagé. Voir la réponse de la femme du narrateur, après que celui-ci lui a rapporté sa rencontre avec Sogol et ce « projet extravagant » qu'ils ont évoqué ensemble : « C'est la première idée sérieuse que je rencontre de ma vie. » C'est le pouvoir de Sogol, son pouvoir *aspirant* pourrait-on dire, de présenter les choses avec une force d'évidence irréprouvable, susceptible de produire une conviction immédiate chez son interlocuteur – force d'évidence qui s'impose contre toute forme de « bon sens », ce dernier étant du côté de l'immobilité.

C'est pourquoi René Daumal peut aussi présenter son *Mont Analogue* comme un « roman d'aventures non-euclidiennes ». C'est qu'il s'agit simplement ici, pour élever la vie, pour en élargir la géométrie, d'en *changer les axiomes*. Or les axiomes ont toujours à voir, d'une manière ou d'une autre, avec l'existence. En changeant les axiomes, en changeant le partage entre ce qui existe et ce qui n'existe pas, entre ce qu'on peut voir et ce qu'on ne peut pas voir, on change son regard sur le monde, on se donne une nouvelle « perspective cosmique » (et peut-être qu'on fait un pas de plus vers l'enfant qui sommeille en nous).

Le continent du Mont Analogue est protégé par la courbure de son espace, qui le rend la plupart du temps invisible aux regards. En effet, une autre physique, d'autres lois y règnent. En quoi consiste cette nouvelle géométrie ? Daumal la décrit de manière précise, à travers ce qu'on appellera avec lui

11. Page 42.

les « lois de l'analogie ¹² », qui ne sont pas tant des principes épistémologiques ou ontologiques qu'une certaine « tournure d'esprit » de Sogol. De là évidemment le sens du nom « Sogol » lui-même, Logos inversé, qui permet à son propriétaire de se rappeler toujours cette « règle de pensée qui [lui] a beaucoup servi ». Ces lois – qui sont aussi des maximes pratiques – sont les suivantes : inverser la cause et l'effet : (« habitées donc habitables ») ; déduire les conditions d'existence de l'existence elle-même ; changer les effets pour changer la cause ; mélanger les genres pour « établir des liens nouveaux entre des idées d'appartenances tout à fait disparates ». Sogol sera ainsi celui qui prend toujours d'abord le contre-pied de toute chose (attendu que pour marcher, il faut nécessairement faire basculer le poids de son corps d'un pied à l'autre). Mais peut-être plus profondément, ces lois sont celles qui le poussent à « considérer tout problème comme [étant] déjà résolu ». Cela pourra paraître un instant contradictoire, dans le cadre d'une philosophie du mouvement ; hormis que quand on veut résoudre un problème, on cherche des moyens, et le problème une fois résolu, on s'arrête – or la volonté s'intéresse seulement aux conséquences, aux effets sur la vie, autrement dit elle ouvre d'abord sur l'infini de l'action.

Pour trouver le moyen de pénétrer dans l'île, il faut poser en principe, comme nous l'avons déjà fait, la possibilité, et même la *nécessité* d'y pénétrer ¹³.

Il ne s'agit donc pas ici de lois visant à *comprendre* le monde, mais bien à contrer l'impuissance de la pensée, ou du moins son étroitesse. Raison pour laquelle Sogol a cherché par le passé à mesurer « la puissance de la pensée humaine » en valeur absolue, afin de montrer sa portée incroyablement limitée. Et de conclure : « Voilà pourquoi nous prenons constamment l'accident pour la substance, l'effet pour la cause, le moyen pour la fin, notre bateau pour une habitation permanente, notre corps ou notre intellect pour nous-même, et nous-même pour une chose éternelle. » Autrement dit, c'est parce que notre intelligence nous amène la plupart du temps à envisager les choses à l'envers, que les lois de l'analogie doivent nous permettre de les remettre à l'endroit.

5.

Pour être sûr de ne jamais s'arrêter, on choisira, parmi les choses impossibles à obtenir, celles qui le paraissent le plus. Sogol a fait son choix (mais sans doute il y en a d'autres) : il partira à la recherche de la nature humaine. « Qui sommes-nous ? » Cette question ouvre sans doute un chemin qui n'aura pas de but, mais qui promet de nombreuses rencontres, et nous assure de rester longtemps en mouvement.

Et pour une grande course, ce sera une grande course ¹⁴.

Question insoluble, car la nature humaine n'est pas fixée une fois pour toutes, ou du moins elle ne s'est pas encore pleinement réalisée. De ce point de vue, nous sommes tous des singes, des « quadrumanes ». Et ce n'est pas un hasard si Sogol parle d'« agitation de cage à singes », pour parler de la vie moderne ordinaire, et si l'île où la communauté aborde se nomme elle-même « Port-des-Singes ». Seuls ceux qui sont en mouvement se rapprochent de l'humain (ou du surhumain, dans une perspective nietzschéenne), en même temps qu'ils en dessinent les contours. Autrement dit, ici l'objet de la recherche et la recherche coïncident : c'est en cherchant ce qu'on est qu'on devient ce qu'on cherche... Quant à ces êtres supérieurs, dont il a été décidé qu'ils existaient, ils

12. L'expression est utilisée page 57 pour démontrer l'existence du Mont Analogue (« [...] nous savons *a priori*, en vertu des lois de l'analogie, qu'elle doit exister ») ; mais nous décidons de l'élargir à tous les principes qui guident Sogol.

13. Page 66.

14. Page 43.

n'ont plus rien d'une allégorie (êtres abstraits qui désignent autre chose). Ils sont réels, parce qu'ils sont à devenir – parce qu'il nous revient de bondir jusqu'à eux.

C'est là sans doute pour Sogol le sens circulaire ou tautologique de la vie : chercher ce qu'on est, c'est en même temps devenir ce qu'on cherche ! Autrement dit, bondir (même dans d'autres domaines), c'est toujours s'élever à la hauteur de l'Homme (égalité des intelligences). Il n'y a pas de vrai bond qui ne soit aussi un saut vers cette nature humaine « inaccessible par des moyens ordinaires », mais qui nous invite du même coup à inventer les moyens extraordinaires pour l'atteindre. C'est la raison sans doute pour laquelle, sur le continent du Mont Analogue, ce sont les guides alpins qui représentent l'autorité suprême. Ils ne possèdent aucune connaissance, mais savent comment s'élever et conduisent les autres à s'élever avec eux (et Sogol est sans doute déjà l'un d'entre eux, dès le début du roman : « Pour vous habituer aux chutes de pierres ! »). Précisons d'ailleurs qu'il ne s'agit pas d'un rapport de maître à élève ici. Les guides ne dispensent pas un savoir, *ils ouvrent une voie*. En se déplaçant, ils produisent un courant d'air qui entraîne les autres individus derrière eux.

Et leur présence est nécessaire (comme l'a été d'abord celle de Sogol), car les forces de l'abandon et de la stagnation sont insistantes et « la torpeur toujours nous guette ». Et ce jusque sur l'île du Mont Analogue, et d'abord là peut-être. En effet, sitôt ouverte cette nouvelle perspective cosmique, les personnages sont immédiatement saisis par le terrible « hibou de la curiosité intellectuelle ».

Nous le connaissons tous, ce vilain hibou de la curiosité intellectuelle, et chacun de nous aurait eu le sien à clouer à la porte, sans compter quelques pies jacassantes, dindons paradeurs, tourterelles roucoulantes, et les oies, les oies grasses ! Mais tous ces oiseaux-là sont tellement ancrés, entés à notre chair que nous ne pourrions les en extraire sans nous déchirer les entrailles. Il fallait vivre avec eux encore longtemps, les souffrir, les bien connaître, jusqu'à ce qu'ils tombent de nous comme les croûtes, dans une maladie éruptive, tombent d'elles-mêmes à mesure que l'organisme retrouve la santé [...] ¹⁵.

Encore une fois, la théorie est toujours un obstacle à la pratique. Et si Sogol s'autorise la contemplation, elle ne doit pas être contemplation statique – extase – mais elle doit être contemplation en chemin. D'où ces beaux tableaux montagnards, au début du chapitre 5, une fois que la communauté s'est mise en marche pour de bon. Car il n'y a que la marche qui compte. Et même les chansons montagnardes doivent lui être subordonnées. C'est pourquoi elles doivent être « rythme » plutôt que « récit ». Deux fois d'ailleurs la communauté prend racine, et deux fois les guides doivent la relancer. La première fois, à son arrivée à Port-des-Singes (mais vient un guide qui pose à chacun la question originelle : « Qui êtes-vous ? » ; la seconde, après qu'ils se sont laissés envahir par la curiosité intellectuelle (et identiquement : « Alors, quand partez-vous ? »).

C'est pourquoi, pour pouvoir bondir suffisamment haut, pour pouvoir s'élever jusqu'aux hauteurs de l'Homme, il sera nécessaire de *se délester* : 1° de son savoir, mais aussi de tout désir de savoir ; 2° de ses biens (qui n'ont par eux-mêmes, Daumal insiste longuement sur ce point, aucune valeur) ; 3° de son identité (car notre identité est justement ce qui nous empêche d'accéder à l'Humain) ; 4° de certaines personnes qui nous alourdissent ; 5° de toute forme de culpabilité morale liée au désir ; 6° de toute forme d'interprétation (ne pas interpréter, ne pas chercher le sens caché, mais s'élever à l'existence de la chose).

Si le mouvement s'arrête plusieurs fois dans le roman, on notera aussi que, d'un chapitre à l'autre, à mesure qu'on s'approche du Mont Analogue, le rythme du livre ralentit. Au premier chapitre, fulgurant, succède le second, déjà plus sage – et le dernier, plus lent que tous les autres, presque exclusivement consacré aux récits et aux mythes. Car rien de pire pour la volonté que de

15. Page 128-9.

s'approcher de ce qu'elle vise, que d'atteindre son objet. Et c'est encore une fois la raison pour laquelle il ne faut pas viser quelque chose ; il faut poser une existence impossible et en expérimenter les conséquences dans le monde. C'est la raison sans doute pour laquelle le roman devait nécessairement rester inachevé ¹⁶.

Dès lors, la pratique prime sur tout le reste, sur la théorie, le discours, mais également sur l'écriture. À ce propos, Daumal a des mots durs, dans l'annexe 4 du roman, à l'intention de ceux qu'il nomme les « littérateurs », dont le métier est de « parler au lieu de faire ». Si la langue du *Mont Analogue* est un langage analogique, comme certains commentateurs ont pu l'affirmer, il ne s'agit surtout pas d'un langage qu'il faudrait chercher à interpréter. Car on perdrait, à distinguer ses « multiples strates de compréhension », un temps précieux, qui pourrait être employé à vivre, et à expérimenter. Le langage analogique est un langage qu'il faut comprendre en termes d'existence, et pas en termes de symboles. Sans quoi, on retombe dans l'écueil de l'intelligence – contre la volonté. Daumal le dit lui-même : « dans cette légende, la montagne servait plus de décor que de symbole ». Ce qui compte, c'est le drame, c'est l'action, c'est ce qui se passe réellement sur la scène, et non pas le sens, ou les couches de sens qu'on peut leur attribuer.

Mais si le mouvement tend nécessairement à ralentir et bientôt à s'arrêter, il peut toujours être relancé. Et c'est finalement le rôle de Sogol qui, « grâce à un mélange tournant de violence et de douceur », se présente comme une incroyable machine à relancer la volonté. Force est de reconnaître que René Daumal a créé là un personnage d'une rare puissance, un personnage aérien qui nous soulève loin au-dessus de terre, une tourbillon venu des cimes qui emporte le monde avec lui, non sans donner aussi dans la loufoquerie, le burlesque et la folie ¹⁷. Sogol est tout entier du côté de la vie, d'une vie qui ne s'arrête jamais. Et de ce point de vue-là, la lecture du *Mont Analogue* a elle-même des effets revivifiants, le roman étant comme une grande bouffée d'oxygène, à des années-lumière de certaines interprétations mortifères qu'on a voulu lui donner. Le *Mont Analogue* est un livre qui est tout entier du côté de la vie (même s'il est écrit par un mourant) ; car il n'y a que la vie – et toutes les aventures qu'elle choisit de placer elle-même sur son chemin.

16. À ce titre, les documents de travail de Daumal nous montrent que, s'il avait pu le mener jusqu'au bout, le dernier chapitre aurait été une queue de poisson à l'adresse du lecteur se résumant à la question : « Et vous alors, que cherchez vous ? » (p. 159) C'est d'ailleurs le choix d'une telle queue de poisson qu'a fait Alejandro Jodorowsky, à la fin de son film la *Montagne sacrée*, directement inspiré du *Mont Analogue*.

17. Parmi les trop rares apparitions des personnage fulgurants de cette catégorie « sogolienne », on pensera évidemment à Don Quichotte, mais également au Docteur Placenta dans le film d'Antonin Peretjatko, *La Fille du 14 juillet*.